



ET SOUDAIN.
TOUT LE MONDE
ME MANQUE

AÏSSA DJABRI ET FARID LAHOUASSA

PRÉSENTENT

MÉLANIE
LAURENT

MICHEL
BLANC

ET SOUDAIN, TOUT LE MONDE ME MANQUE

UN FILM DE
JENNIFER DEVOLDÈRE

AVEC

FLORENCE LOIRET CAILLE CLAUDE PERRON
GUILLAUME GOUIX SÉBASTIEN CASTRO
AVEC GÉRALDINE NAKACHE ET MANU PAYET

SORTIE LE 20 AVRIL 2011



DISTRIBUTION

UGC DISTRIBUTION

24, avenue Charles-de-Gaulle
92200 Neuilly-sur-Seine

Contact exploitant :

Tél. : 01 46 40 46 89
sgarrido@ugc.fr



PRESSE

MOTEUR !

Dominique Segall

et Gregory Malheiro

20, rue de la Trémouille - 75008 Paris

Tél. : 01 42 56 95 95

Fax : 01 42 56 03 05



SYNOPSIS



La famille, c'est compliqué... Surtout quand Eli, le père, bientôt 60 ans, attend un enfant de sa nouvelle femme. À l'annonce de la nouvelle, ses deux grandes filles, Dom, qui cherche à adopter, et Justine, qui passe d'un petit ami à un autre sans trop d'état d'âme, sont ébranlées. Pour se rapprocher de Justine avec qui il n'a jamais pu s'entendre, Eli a la bonne idée de se lier d'amitié avec tous ses ex... À son insu. Mais lorsque Justine tombe de nouveau amoureuse et qu'Eli s'apprête à tout gâcher, la famille est sur le point d'imploser. Est-ce que tout ce petit monde va parvenir à se réconcilier avant qu'il ne soit trop tard ?



ENTRETIEN AVEC JENNIFER DEVOLDÈRE

Dans votre précédent film, JUSQU'A TOI, comme dans celui-ci, Mélanie Laurent joue votre alter ego.

Oui, c'est vrai qu'elle me joue toujours "moi"... Mais Michel Blanc joue aussi un peu moi dans ce film...

Justine et Eli ont des caractères très proches.

Effectivement, par pudeur, ils montrent peu ce qu'ils ressentent, ils ne s'abandonnent pas. Ils ne sont pas faciles d'accès et en même temps, ils peuvent être très spontanés et dire les choses sans filtre. Eli a souvent été absent durant l'enfance de Justine, ce n'est pas souligné dans le film, mais ils se connaissent peu en fait. Quand l'absence a existé pendant l'enfance, il peut s'avérer difficile de construire une relation par la suite. Entre Justine

et Eli, il y a un manque de confiance et de complicité. Mais même s'ils sont un mystère l'un pour l'autre, on va s'apercevoir au fur et à mesure de l'histoire qu'ils sont plus proches que ce qu'ils imaginaient.

C'est un film sur un père et une fille qui se découvrent ?

Je dirais plutôt que c'est un film sur la réconciliation d'une fille avec son père. Eli est un homme qui aime mal sa famille, mais qui l'aime profondément. Il vient d'une génération de père qui a connu un succès économique et qui est rentrée dans une phase où le travail prenait plus d'importance que la vie privée. Il a eu également la possibilité d'avoir plusieurs femmes, et là aussi ça a fait chanceler sa vie familiale. C'est un type charismatique, qui a une certaine liberté. Il est marrant, il sait des

choses. En revanche, pour sa famille, c'est difficile. Il n'est jamais présent, il ne sait pas exprimer ses sentiments, il fuit sans cesse. La scène du repas d'anniversaire, au début, le montre bien. Cette scène met en exergue le fait que dans cette famille tout le monde se parle sans vraiment s'écouter. Chacun semble isolé dans sa réalité. C'est ainsi dans ma famille... Tout le monde parle, parle, parle, veut raconter « son truc », mais personne n'écoute vraiment. De toute façon c'est comme ça la famille, qu'elle soit idéale ou pas... Chacun essaye de se faire une place (rires).

Pourquoi avez-vous choisi Michel Blanc pour ce rôle ?

Je voyais quelqu'un de petit et de frêle, une homme qui ne soit pas impressionnant physiquement, mais qui en impose d'emblée autrement. Je n'avais jamais rencontré Michel Blanc, mais il semblait pouvoir jouer les névroses obsessionnelles du personnage d'Eli. Il possédait son énergie aussi, sa vivacité d'esprit. Et puis c'est un grand acteur, à la fois comique et dramatique. Je crois que le rôle nécessitait quelqu'un qui soit capable d'incarner un homme à la fois exaspérant, souvent désagréable, tout en restant touchant.

ET SOUDAIN, TOUT LE MONDE ME MANQUE est un film sur deux personnages dont on attend qu'ils se parlent, mais qui ne le font jamais. Pourquoi avoir délibérément choisi de frustrer le spectateur ?

Pour le mettre dans la même situation que les protagonistes. Le spectateur s'attend à une réconciliation, il pense qu'elle va arriver et non, les personnages se ratent. Justine et Eli n'arrivent jamais à saisir le moment où ils pourraient se parler.

Quand vous écrivez pour Mélanie Laurent, vous partez de situations dans lesquelles vous voulez la voir ou d'émotions que vous voulez lui faire vivre ?

Je ne réfléchis pas de cette façon. Je me préoccupe surtout de faire avancer le récit. Mélanie m'influence par sa façon d'exprimer les choses, par son langage, son rythme ou sa manière d'être. C'est sa voix que j'entends. Elle n'a pas seulement une couleur, elle a beaucoup de facettes et c'est à sa complexité que je pense. Elle a une fragilité et en même temps une très grande force. Une grande confiance en elle mais aussi une sensibilité exacerbée. Pour être très sincère, j'ai un rapport assez fusionnel avec elle. Pendant le montage, il m'est arrivé de rêver d'elle à ma place... Mélanie me joue même dans mes rêves (rires).

Tout son jeu prend sa mesure lors de la scène d'hôpital.

Dans cette scène, Justine est complètement collée à ce qui se passe. Elle n'a plus cette distance, ce décalage qui d'habitude la protège. Mélanie a été filmée de façon brute, pour être au plus près de son émotion. Lors des deux premières prises, c'était une souffrance, je ne pouvais pas la regarder. J'avais physiquement mal pour elle. D'ailleurs, c'est toujours une séquence que j'ai du mal à revoir.

A quel point Justine vous ressemble ?

Ce que je vais dire pourra sembler intellectuel, mais c'est vrai que Justine a, en quelque sorte, la place de l'artiste. Elle est dans l'observation.

Et elle voudrait que la réalité puisse se soumettre à son fantasme, même si ça ne marche pas toujours. En cela, elle est un peu identique à une réalisatrice de films... Après, je ne sais pas à quel point nous nous ressemblons.



J'ai l'impression que l'on délivre toujours inconsciemment une part de soi, mais elle est difficile à quantifier.

D'où est venue cette idée des radios comme moyen d'expression artistique ?

Par hasard. Je cherchais un métier que pourrait exercer Justine. Dans les films, c'est toujours compliqué de choisir une profession parce qu'après, il faut l'expliquer. Donc je me suis mise en quête d'un travail simple et connu de tous. Je ne sais pas comment est venue la radiologie. Un jour, j'ai fait un panoramique dentaire et j'avais trouvé ça amusant...

En effet, c'est amusant cette idée des radios comme moyen d'expression artistique.

Oui, j'ai écrit en me disant que si j'étais manipulatrice en radiologie, c'est ce que j'aurais eu envie de faire. Tout ce matériel coûteux à sa disposition pour voir l'intérieur des objets et des gens, et puis c'est assez beau les radios, c'est très graphique. Dans le film, on voit les œuvres d'Hugh Turvey, un artiste anglais.

C'est vraiment possible de radiographier un frigo ?

En fait, on peut tout radiographier. Et presque tous les radiologues font de l'art avec leur support. Après, le résultat

est plus ou moins réussi...

Et la symbolique de radiographier les gens, son amoureux, son père...

La symbolique est évidemment de dire l'extrême clairvoyance de Justine, elle perçoit les gens de l'intérieur. L'autre n'a aucun secret pour elle.

Il y a aussi l'idée, présente dans votre premier film, de la « muse masculine », ici incarnée par Guillaume Gouix.

Le désir est le principal moteur dans la vie. Quand on tombe amoureux, subitement la créativité est décuplée. C'est vrai qu'à chaque fois, je mets en avant l'autre comme moteur de la créativité. Le personnage de Guillaume

est le personnage le plus droit, le plus philosophe du film. Il est d'abord séduit par l'imaginaire et la créativité de Justine.

Comment avez-vous abordé ce film esthétiquement ?

Je voulais faire un film sans cesse en mouvement. Comme il y avait beaucoup de personnages, d'histoires parallèles et de dialogues, je voulais que mes personnages se déplacent sans cesse, qu'ils tournent, comme une ronde... Je souhaitais donner l'impression que rien ne semble figé, qu'aucune situation n'est inéluctable. ET SOUDAIN... TOUT LE MONDE ME MANQUE est avant tout un film de personnages, un film pour



les acteurs. Il fallait, pour que l'alchimie fonctionne, qu'ils puissent prendre plaisir à jouer.

Votre film tresse ensemble différents destins. Pouvez-vous en parler ?

J'ai voulu que chaque personnage ait son parcours, et sa propre résolution. Il n'y a pas de rôles secondaires, j'ai tenu à les considérer comme des rôles principaux, en fait. C'est un film « semi-choral » sur la famille, autour de Mélanie Laurent et Michel Blanc. Il y a Dom, la demi-soeur de Justine, jouée par Florence Loiret Caille, et Bertrand, son mari, joué par Sébastien Castro, qui constituent, autour de la problématique d'adoption, l'histoire B du film. Suzanne (Claude Perron) est la nouvelle femme d'Eli, et c'est elle qui chapitre le film. Enfin, Manu Payet et Géraldine Nakache qui jouent respectivement les confidents de Michel et Mélanie, vont connaître une histoire d'amour. A la fin, tous ces personnages réunis grâce à Eli, vont constituer en quelque sorte une nouvelle famille, plus harmonieuse et plus sereine que la première.

Pouvez-vous nous parler de la musique qui a presque la place d'un personnage.

C'est Nathan Johnson qui a composé la musique. Je voulais que la musique soit mélodique et colle aux personnages. Et qu'elle ait une couleur « pop » comme le film. Il y a le thème de Justine et celui d'Eli. A la fin, tous les thèmes musicaux s'imbriquent les uns dans les autres, chaque chose trouve sa place, comme si tout faisait soudain sens. Nathan Johnson avait fait les Brothers Bloom, et je trouvais sa musique vraiment élégante, toujours juste. Elle donne le sentiment que rien n'est si important, qu'il y a quelque chose de plus vaste qui dépasse les personnages.

Aviez-vous des références de films ou de série en faisant ET SOUDAIN, TOUT LE MONDE ME MANQUE ?

Quelques unes : Larry David dans CURB et aussi ANNIE HALL. Et NOUS NOUS SOMMES TANT AIMES parce qu'il y a beaucoup de ruptures dans mon film, on rompt souvent avec l'émotion précédente. Et même si ce n'est pas du tout la même histoire, mon film aurait pu s'appeler NOUS NOUS SOMMES TANT AIMES, non ?

Etrangement, le film n'est pas dédicacé alors qu'il semble s'adresser à votre père.

J'ai décidé de ne pas dédicacer ce film à mon père après deux mois de réflexion. D'abord, ce film est une dédicace en soi. Ensuite, je trouve que, contrairement à un livre, un film ne se dédicace pas. Le livre est un objet personnel que l'on a chez soi. On est en rapport avec l'auteur, il y a une connexion directe entre lui et nous. Quand on voit un film on n'est pas en relation avec le metteur en scène. On est en relation avec les acteurs et l'histoire. Un film appartient à tout le monde. J'ai choisi de mettre un mot à mon père dans les remerciements.



ENTRETIEN AVEC MÉLANIE LAURENT



C'est votre deuxième film avec Jennifer Devoldère. Comment est née votre rencontre artistique ?

J'ai rencontré Jennifer il y a quatre ans pour JUSQU'A TOI. C'était très étrange parce qu'en fait elle n'avait pas spécialement pensé à me prendre et on lui avait soufflé mon nom. Je l'ai compris assez vite et on a réussi à rire de ça.

Celui-là, elle l'a écrit pour vous.

Ça n'arrive pas tous les jours en tant qu'acteur. C'est tellement beau comme sensation, la confiance. Il y a un lien très particulier quand tu te sens sublimé et un peu plus aimé que les autres... L'idée d'inspirer quelque chose à quelqu'un, c'est très fort. Surtout qu'en retour, il faut se dépasser, transcender chaque scène.

Comment voyez-vous Jennifer aujourd'hui ?

Elle est totalement à part. J'ai toujours pensé qu'elle avait un côté génie sur les bords et, souvent comme les génies, elle a aussi un côté autiste. Elle est d'une timidité presque maladive, comme peuvent l'être les personnages de ses films. En même temps, elle a un grand sens de l'image, mais aussi de l'écriture, très anglo-saxonne. Jennifer est en décalage avec beaucoup de choses et beaucoup de gens dans ce pays.

Vous êtes consciente de la jouer dans ses films ?

Oui. Pourtant, nous avons deux personnalités très différentes, très opposées. Moi je suis plutôt boute-en-train, je n'ai aucun problème avec les relations humaines, alors que tout est plus compliqué pour Jennifer. Je trouve ça marrant qu'elle choisisse un caractère comme le mien pour l'incarner

elle, mais peut-être que je corresponds à son fantasme de sociabilité...

Il y a une continuité entre son premier et son deuxième film.

C'est comme si mon personnage dans JUSQU'A TOI avait mûri, jusqu'à devenir celui d'ET SOUDAIN. J'ai l'impression d'être comme Klapisch avec Romain Duris, un personnage différent dans le même univers. Cependant, je trouve ET SOUDAIN beaucoup plus intime et émotionnel que le précédent. JUSQU'A TOI était très beau, très esthétique, très sophistiqué, mais il n'allait pas au fond des tripes. Celui-là, il y a une vraie montée crescendo jusqu'à cette fin qui t'arrache le cœur. Sans jeu de mot.

En passant d'un film à l'autre, le rapport au père est devenu son thème central.

Dans ses deux films, il y a le sentiment chez l'héroïne d'avoir été abandonnée par son père. Mais les reproches étaient très doux dans JUSQU'A TOI. Il n'y avait pas de conflit avec le père, pas de colère, simplement parce que la relation père-fille n'était pas le sujet du film. Là, elle y va, elle le confronte. Elle invente un père monstrueux et génial à la fois qui ne sait pas vraiment comment montrer aux autres qu'il les aime.

Comment voyez-vous Justine, votre rôle ?

C'est une enfant en manque d'amour, donc qui n'a pas confiance en elle face à un demi-sœur à l'opposé, installée dans une vie d'adulte, institutrice et responsable... Justine passe d'un homme à un autre, d'une histoire à une autre sans s'engager, et ainsi refuse de grandir. À la fin du film, elle comprend des choses essentielles, et nous, spectateurs, comprenons qu'elle va sans doute être avec un homme pour de bon.

A votre avis, qu'est-ce qui change chez elle ?

Devenir adulte, c'est pardonner plein de choses. C'est analyser les gens, la vie et se rendre compte qu'il y a toujours une raison qui motive chaque acte. Justine comprend à la fin du film la nécessité de s'ouvrir et de faire confiance. Nous ne sommes jamais victime. Nous créons nos propres bourreaux et sommes victime si nous avons envie de l'être. Justine finit par le réaliser.

Comment voyez-vous le rapport à son père ?

Elle déteste son côté enfantin et irresponsable. Elle est en colère au premier degré. Au lieu de voir que cet homme est son reflet, elle pense que tout est de sa faute... Tu ne peux pas en vouloir aux gens et à la terre entière, c'est trop facile et c'est très immature de vivre comme ça.

Est-ce que vous vous êtes sentie proche de Justine ?

Pas vraiment. C'était même difficile de faire ce rôle parce qu'il me demandait de me replonger dans des choses que j'avais quittées. Je trouvais Justine très injuste. Je me suis raccrochée au fait qu'elle évolue, mais dans de nombreuses scènes je voulais la voir réagir autrement. Ça faisait longtemps que je n'avais pas fait un rôle de composition à ce point-là.

Vraiment ?

On ne se tient pas droite quand on joue Justine, on est en basket, on porte des baggys... Souvent Jennifer me disait : tu es une enfant de 4 ans à table. Tu lèches tes frites, tu balances tes jambes, tu fais des petites moues, tu as des réactions un peu naïves... Donc c'est du pur jeu, c'est devoir retourner en enfance à un moment où on me propose des rôles de femme.

Ce film vous a permis de retrouver Géraldine Nakache.

J'avais beaucoup appris d'elle dans JUSQU'A TOI. Je la trouvais fascinante dans sa capacité à faire rire et à trouver spontanément ce rythme de comédie si difficile pour moi.

Dans ce film, Jennifer lui a offert d'être aussi bien émouvante que drôle. La scène de l'enterrement est très belle pour cette raison. On était toutes les deux en larmes... Des pleurs comme dans la vie, pas des grands sanglots... On se prenait la main, on faisait des gestes très naturels, pas du tout mis en scène. C'était un beau moment.

Justement êtes-vous à l'aise dans les scènes d'émotion ?

Ce sont les scènes les plus simples pour moi, je n'ai pas de difficulté avec les larmes, la tristesse. J'aime bien y aller. La vraie difficulté sur un film de Jennifer, c'est tout le reste. Ses personnages sont dans les nuages. Il faut les rendre crédibles, trouver leur rythme. C'est difficile d'attirer l'attention et de retenir l'attention avec une jeune femme rêveuse. Comment ne pas être monotone quand on joue quelqu'un qui regarde la vie sans jamais être dedans... C'est beaucoup plus facile pour moi de jouer LA RAFLE. Il y a un souffle romanesque, des émotions violentes dans LA RAFLE, tandis que dans le film de Jennifer tout est minimaliste.

Tout l'humour se joue sur un détail, un geste, un regard... C'est du rien et il doit se passer quelque chose. En plus, en face, elle me met des tueurs de l'humour qui sont très drôles, doués pour la comédie et reconnus pour l'être. Ils ont tous ça dans le sang, sauf moi.

Parlez-nous de Michel Blanc, votre père dans le film et l'un des premiers réalisateurs à vous avoir fait confiance ?

J'avais tourné sous sa direction dans

EMBRASSEZ QUI VOUS VOUDREZ. C'est un film important car il a accéléré ma carrière, donc il y a eu un bonheur immédiat à se retrouver. C'était très inattendu car on aurait pu être juste content, mais là on était très content. La complicité entre nous a surgi dans la seconde. C'est quelqu'un d'intelligent. Un grand comédien. Toutes les scènes qui pouvaient être compliquées, il les a rendues faciles.

Et Guillaume Gouix, votre petit ami et votre muse dans le film ?

Je n'ai pas toujours eu des partenaires de jeu extraordinaires parmi les gens de ma génération, et là, entre Géraldine et Guillaume, c'était tellement facile... C'est aussi le talent de Jennifer de réunir des personnalités qui s'entendent.

Dans son interview, Jennifer Devoldère explique que Justine occupe, symboliquement, la place de l'artiste.

Quand on crée, on observe le monde. Ce sont les conditions de vie des artistes qui les mettent dans cette position. A l'instar de Justine, les artistes ne sont pas en prise directe avec la réalité de la majorité des gens. Quand je vois l'âge que j'ai et ce que je fais, c'est à la fois bizarre, vertigineux, angoissant et magnifique.

Vous avez réalisé un film dans la foulée de ET SOUDAIN, TOUT LE MONDE ME MANQUE.

Jennifer a beaucoup compté dans mon envie de réaliser ce film. Un jour - il y a longtemps - sur le plateau de JUSQU'A TOI, elle m'a dit : « c'est toi qui cadre ce plan et c'est toi qui le tourne ». Je me suis alors rendu compte qu'elle avait sentie mon envie de réaliser, que ça débordait de moi. C'est une des premières qui m'a laissé la possibilité de faire ça. J'ai cadré un plan d'aquarium (rires).



ENTRETIEN AVEC MICHEL BLANC



Vous venez tout juste de voir le film... Vos impressions ?

Mes sensations... j'avais beaucoup aimé le scénario, je trouvais qu'il y avait plein de scènes réussies, mais je n'avais pas saisi l'ensemble et sa cohérence absolue. Là, j'ai vu une entité, un film complètement maîtrisé, ce que je n'avais pas deviné à la lecture du scénario. C'est un très bon signe qui prouve que la réalisatrice a une vision parfaitement claire.

Vous jouez Eli Dhrey, un homme qui essaye de se rapprocher de Justine, sa fille, en se rapprochant des hommes qu'elle a aimés.

Oui, de cette façon, il récupère un bout d'elle en parlant avec eux. Maintenant, c'est factuellement le sujet du film, mais ce n'est pas juste une idée concept de comédie. Il y a une signification profonde derrière la quête de ce père qui collecte, gendre après gendre, des fragments de sa fille.

Le paradoxe, c'est qu'il ne lui parle pas quand il est face à elle.

C'est un étrange dialogue de gens qui ne cherchent pas à se comprendre. A la fin, on voit pourtant qu'ils en crèvent d'envie tous les deux. Justine et Eli s'adorent, mais sont incapables de se le dire. C'est un peu logique. Justine a été élevé par Eli, elle a hérité de ses défauts...

Qu'est-ce qui vous a plu chez Eli Dhrey ?

En premier, son imprévisibilité. En deuxième, la sensibilité qu'il cache. C'est très intéressant de jouer Eli Dhrey parce qu'il ne montre jamais ce qu'il ressent. Et puis, il fait souvent des

pirouettes, il est capable de choses dont je suis totalement incapable.

En l'occurrence, il est capable de blagues de très mauvais goût.

On ne sait jamais s'il fait les choses par provocation ou s'il les pense vraiment. Quand il demande à sa femme d'avorter, c'est énorme et à la fois, c'est peut-être sincère parce qu'il pense être un mauvais père et ne veut pas malmener un troisième enfant.

Qui est Eli selon vous ?

C'est quelqu'un dont on se demande qui il est justement. C'est très intéressant les personnages insaisissables jusqu'à la fin, comme lui. Dans la dernière partie du film, on se rend compte qu'il n'est pas du tout ce qu'il a feint d'être pendant toute sa vie.

Pourquoi a-t-il fait semblant d'être quelqu'un d'autre ? Par pudeur ? Par orgueil ?

Il a renoncé à une chose dans sa vie qui est le jazz. Il s'est reconvertis dans le « schmates » et a repris la boutique de grossiste en tissu de son père. Donc c'est un homme qui, à un moment, a été brisé. Pour supporter cette rupture avec le métier qui le passionnait, il a coupé la liaison entre l'émotion et le cérébral. Ce n'est pas qu'il ne ressent pas, c'est que les deux ne communiquent pas. Il ressent l'émotion, mais il n'en tire pas les conséquences. Il écrit des cartes postales, mais il ne les envoie pas. C'est une faiblesse, mais aussi une grande force. Elle le rend capable de refuser le destin. On le voit bien dans la scène de la radio du coeur.

Votre personnage, bien que très distant et inaccessible, est émouvant.

L'émotion vient du fait qu'il ne réagit pas de manière émue aux situations

où il devrait l'être. Jennifer Devoldère a veillé à cela. Il n'y a jamais de moment d'apitoiement. Ce n'est pas moi qui joue l'émotion, c'est le spectateur, avec son intelligence et sa sensibilité, qui ressent l'émotion de la situation. Si on prend l'exemple de la scène de la radio du coeur, réalisée par un mec banal, ça aurait pu être une scène atroce où on vous pousse à jouer avec du pathos et des trémolos dans la voix. Mais il y a autre chose dans l'oeil de Jennifer.

Qu'est-ce qui était le plus dur à apprendre ? Le golf ou la contrebasse ?

Le golf. Je savais que je n'arriverais pas à prétendre avoir un swing parfait et à réussir un « birdie putt ». Je n'ai jamais joué au golf, donc j'ai demandé à ce qu'on fasse agir la magie du cinéma, en me faisant doubler sur ces scènes-là. Pour la contrebasse, en revanche, je pouvais arriver à donner le change en travaillant beaucoup. Je suis un peu musicien et il y avait deux phrases mélodiques à jouer vraiment. Ça, c'est de la technique pure.

Aujourd'hui, vous êtes quel type d'acteur ?

Mon rêve depuis toujours, c'est d'élargir au maximum mes possibilités. Je sais qu'elles ne sont pas infinies, mais je ne voudrais pas mourir avant d'avoir pressé tout le jus du citron. Si j'étais simplement resté dans la comédie type café-théâtre, j'aurais l'impression d'avoir utilisé un tiers de mes ressources.

Pourtant, vous n'êtes pas dans la performance explosive, vous avez plutôt un jeu sobre que l'on voie dans ET SOUDAIN, TOUT LE MONDE ME MANQUE.

Je suis plus dans la recherche de la profondeur et de la sincérité. D'ailleurs les acteurs qui me fascinent jouent

comme ça et sont plutôt anglo-saxons. La vraie modestie consiste à ne pas s'auto-dénigrer : je ne suis pas un mauvais acteur, je suis même meilleur qu'il y a dix ans.

Ça vous a plu d'être le Larry David français ?

(Rires) C'est Jennifer qui avait cette référence, donc elle m'a demandé de regarder un peu.

J'ai compris ce qu'elle voulait dire, mais ça n'avait aucun intérêt pour moi ni pour elle d'ailleurs de singer Larry David.

Vous jouez un peu le père de Jennifer Devoldère et un peu d'elle également, de son propre aveu...

Heureusement qu'elle ne m'a pas dit ça, c'est une responsabilité terrifiante.

Vous ne l'aviez pas deviné ?

Quand nous avons commencé à tourner, je ne connaissais pas Jennifer, mais je sentais qu'il y avait des bouts d'elle dans tous les personnages.

Bonne intuition.

Jennifer Devoldère crée un univers, elle n'en copie pas un qui existe déjà. Pour moi, il y a deux types de scénario : ceux qui recopient le monde réel et ceux qui créent un monde à l'image de leur auteur. Jennifer a sa propre manière de regarder la vie et dans laquelle je me suis « paumé » avec plaisir.

C'était comment de retrouver Mélanie Laurent que vous aviez fait tourner à ses débuts dans EMBRASSEZ QUI VOUS VOUDREZ.

J'avais le trac, avec tout ce qui lui est arrivé, - Tarantino et tout le reste -, j'avais peur qu'elle me calcule à peine. D'ailleurs, ce qui m'a beaucoup touché, c'est son coup de fil avant le tournage du film, avant même que je n'ai donné

ma réponse, pour me parler de Jennifer et des qualités du projet.

C'est drôle... c'est presque un renversement d'influence.

Oui. J'ai connu une Mélanie toute jeune, effacée, pas encore sûre d'elle. A la fois timide et très douée, communiquant très peu. Je me rappelle que je marchais sur des oeufs avec elle, je ne savais pas comment l'aborder ni quelle attitude avoir pour qu'elle se sente le plus à l'aise possible. Là, j'ai retrouvé une personne avec qui le contact était extrêmement facile, une jeune femme très ouverte sur les autres, à l'aise sur le plateau. Donc il y avait une complicité sur ET SOUDAIN, TOUT LE MONDE ME MANQUE qui n'existe pas sur EMBRASSEZ QUI VOUS VOUDREZ. Je l'ai trouvé épanoui.

Comment analysez-vous la relation entre Justine et Eli dans le film ?

Eli se rend compte qu'il a une fille qui pourrait l'intéresser, mais il a tellement été négligeant avant qu'il ne sait plus comment faire pour lui parler. Il a un parcours inverse à celui de Justine, lui vient d'une passion artistique à laquelle il a renoncé tandis qu'elle va vers ça. Comme s'il y avait la réalisation artistique dans la fille et le renoncement artistique dans le père. Et d'ailleurs, lui qui ne dit jamais de choses gentilles, la première fois qu'il voit une oeuvre de sa fille, il trouve ça très beau et il l'exprime.

On a l'impression d'une grande proximité entre Michel Blanc et Eli Dhrey.

C'est que j'ai bien fait mon travail ! Je n'aime pas composer mes personnages « de l'extérieur ». J'essaye de trouver, à l'intérieur de moi une correspondance émotionnelle. J'exprime quelque chose que je ressens, le but est de ne plus faire semblant. Par exemple, je n'ai pas

ce problème essentiel qu'Eli a de ne pas pouvoir exprimer ses sentiments. Moi, la vie m'a appris à dire aux gens quand je les aime. Et c'est beaucoup de temps gagné. A part ça, je déteste le golf...



ENTRETIEN AVEC GUILLAUME GOUIX



Quel était l'enjeu principal de votre composition ?

Il y a beaucoup de personnages décalés dans le film et Sami est le point d'ancrage de Justine (Mélanie Laurent). Il est plus terre à terre que les autres protagonistes, il a un lien concret aux choses. Je devais réussir à jouer ça. J'avais peur d'être trop sage. Après je devais jouer le sentiment amoureux, que l'on sente vraiment une histoire d'amour entre Mélanie et moi. Instaurer une complicité au quotidien a été nécessaire et nous y sommes arrivés, je crois.

Les dialogues de votre personnage sont des purs dialogues de comédie romantique anglo-saxonne, pas simple...

C'était très bien écrit et Jennifer nous laissait trouver des nuances dans le jeu, dans les regards, les gestes. Ca me plaisait de rentrer à fond dans ce genre-là que je n'avais jamais fait. J'ai adoré les scènes de séduction, quand les personnages se cherchent, parce qu'elles répondent à toute l'imagerie de comédies romantiques que l'on a dans la tête. Et qui nous ont fait rêver.

Vous enchaînez les rôles en ce moment...

Oui, je commence à faire des films auxquels je suis vraiment heureux de participer, à travailler avec des réalisateurs que j'aime, donc oui... ça va plutôt bien !

Comment êtes-vous arrivé sur ET SOUDAIN TOUT LE MONDE ME MANQUE ?

J'ai rencontré Jennifer, nous avons fait une lecture et elle m'a proposé le rôle. Ce personnage représentait un accès à un autre cinéma et à une autre manière de l'envisager. C'était un bonheur de savoir que l'on pouvait m'imaginer dans une comédie.

Vous avez un rôle de muse dans le film. Un rôle rarement dévolu aux hommes...

Il n'y a rien de plus excitant que quand c'est étonnant, non ?

Parlez-nous de Jennifer Devoldère.

C'est une personne étrange, lunaire, Jennifer a un monde à elle, un univers très poétique. Il faut gratter un peu pour avoir accès à elle. Exactement comme Justine, le personnage interprété par Mélanie Laurent.

C'était comment de jouer avec Mélanie Laurent ?

Mélanie est une actrice très à l'écoute, dans l'instant. Elle se sentait libre de vivre les choses sur le moment. C'est le genre de comédienne que je préfère. Que ce soit écrit et préparé mais qu'au moment du tournage, on puisse jouer avec un ou deux accidents, un rire qui sort et qui n'était pas prévu.

ENTRETIEN AVEC MANU PAYET



Le rôle d'Atom a été écrit pour vous.

Au début de l'écriture, Jennifer Devoldère m'avait avoué qu'elle pensait à moi pour un personnage. J'étais très touché et je n'osais pas lui demander de m'en dire plus. Donc j'ai attendu de loin. J'essayais de savoir où elle en était. Et comme l'écriture, c'est toujours long, j'ai longtemps attendu. Quand j'ai lu le script, le fait que le personnage soit un mec qui fasse du stand-up m'a un peu tendu....

Pourquoi ?

Parce que la scène, c'est mon autre boulot, je ne savais pas comment ça allait rendre au cinéma. Mais Jennifer m'a guidé, m'a rassuré et m'a écrit quelques vannes vraiment sympas à dire. L'important dans le personnage, c'est qu'il n'est pas un mec insupportable qui cherche à faire rire les autres tout le temps, c'est quelqu'un qui est passionné par ce métier. En cela, il est plus mature que beaucoup de comiques dans la vraie vie.

La majeure partie de vos scènes sont avec Michel Blanc. Comment ça c'est passé ?

J'appréhendais parce que j'aime le bonhomme, j'aime son travail et je ne le connaissais pas. Quand tu rencontres quelqu'un que tu estimes, tu cours toujours le risque d'être déçu et qu'il ne soit pas aussi cool que le personnage qu'il interprétait dans LE film génial de ton enfance.

Et là ?

J'ai rencontré une personne fidèle à l'image que je m'en faisais. Très cool par rapport à ce qu'il est et pas forcément conscient de ce qu'il peut représenter aux yeux de notre

génération. Evidemment, je mourrais d'envie de lui sortir des répliques des BRONZÉS. Je me suis retenu cinq jours et le sixième je lui en ai balancé une. Ensuite, il a été très généreux en anecdotes, il a commencé à me raconter cette aventure-là, LES BRONZÉS... Au fur et à mesure de l'histoire, les membres de l'équipe se rapprochaient, tout le monde écoutait et savourait le moment. Ça a donné le ton de notre rapport sur le tournage. Il était généreux mais en même temps discret et réservé. Pas du tout "poussez-vous les mecs".

A travers ses discussions avec Atom, Eli parle en fait à sa fille.

C'est l'idée même du projet, ce père qui ne sait pas communiquer avec sa fille et qui contourne le problème en passant par ses ex. Au début, Atom ne comprend pas très bien cette démarche, il est brusqué par cet ex-beau-père qui souhaite continuer à le voir, alors qu'il a rompu avec sa fille. Mais finalement, ils prennent du bon temps ensemble, leur relation dépasse cet énoncé un peu étrange. Atom aussi a des problèmes avec son propre père qui n'est jamais venu le voir sur scène. Eli devient plus qu'un copain à ses yeux. Leur relation comble un vide, chez l'un comme chez l'autre.

C'est assez inattendu de vous voir dans une comédie écrite plus à l'anglo-saxonne qu'à la mode populaire française.

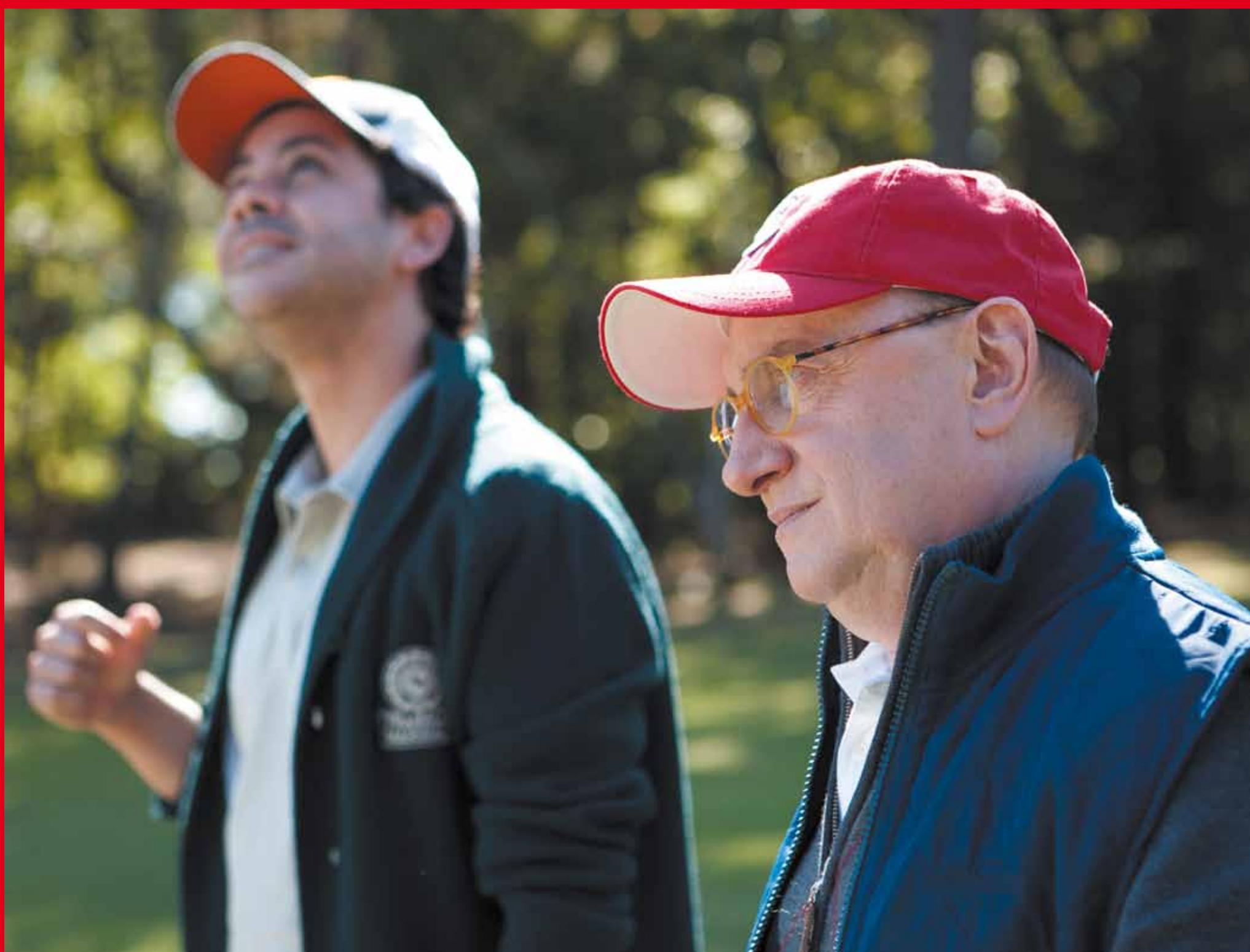
L'école que tu as fait c'est l'école que tu as fait ! Mais c'est surtout ce que tu vas en faire qui compte. D'ailleurs, j'avais prévenu Jennifer : "Mis à part les moments de stand-up, il est quand même pas super drôle ce type-là". Elle m'a répondu : "Oui, mais il te ressemble beaucoup dans la vie et c'est cet aspect de ta personnalité que j'ai envie de voir". Je trouve ça super qu'on puisse me proposer des rôles de rigolos, de mecs



largués et de séducteurs. Puis des rôles comme Atom, qui pour quelqu'un qui fait de la scène, je le redis, a vraiment la tête sur les épaules. A l'instar de Justine, il semble avoir une relation assez complexe avec son père. Il est d'ailleurs de bon conseil avec elle. Oui, son père n'est jamais venu le voir sur scène. Ce sont des rapports, ou plutôt des absences de rapports, qu'on ne peut pas comprendre quand on ne les a pas vécus. Mais quand tu es dedans et que ça fait partie de ton bagage de vie, tu peux te permettre d'avoir des conseils avisés.

Vous êtes d'accord avec les conseils qu'il donne, donc.

Oui et j'aime beaucoup qu'il se ravise à la fin. Il dit à Justine qu'il s'est trompé, qu'il n'est jamais trop tard. Atom et Justine ont la petite trentaine et découvrent la vie. Et tout d'un coup, ils doivent trouver des réponses à des questions qu'ils ne se sont jamais posés.



♥ LISTE ARTISTIQUE ♥

JUSTINE
ELI
DOM
SUZANNE
SAMÍ
BERTRAND
CECILIA
ATOM
KIRSTEN
DR KATZ
ALEX
MATHIAS
MAHBOOB
MALIK
JEFF
SEB
LE RABBIN

Mélanie LAURENT
Michel BLANC
Florence LOIRET CAILLE
Claude PERRON
Guillaume GOUIX
Sébastien CASTRO
Géraldine NAKACHE
Manu PAYET
Karina BEUTHE
Jean-Yves ROAN
Romain LEVY
Alexandre STEIGER
Habibur RAHMAN
Assane SECK
Achille NDARI
Samir DE LUCA
Daniel COHEN

♥ LISTE TECHNIQUE ♥

Scénario et dialogues

Image

Montage

Musique Originale

Supervision musicale

Décors

Costumes

Son

1ère assistante réal.

Régie

Coiffure

Maquillage

Scripte

Casting

Producteurs exécutifs

Distribution France

Ventes internationales

FA et teasers

Artwork

Jennifer DEVOLDÈRE

Laurent TANGY

Stéphane PEREIRA

Nathan JOHNSON

Valérie LINDON

Hervé GALLET

Emmanuelle YOUCHNOVSKI

Pascal ARMANT

Rym DEBBARH MOUNIR

Jérôme WICIAK

Emilie CHERPITEL

Nicolas DAVY

Frédéric BIRAUT

Valérie ONDARRA

Suzel BERTRAND

NINA RIVES

Emmanuelle PREVOST

Farid CHAOUCHE et Denis PENOT

UGC DISTRIBUTION

TF1 INTERNATIONAL

SONIATOUTCOURT

RAGEMAN

